

Zeitschrift: Mitteilungsblatt / Keramik-Freunde der Schweiz = Revue des Amis Suisses de la Céramique = Rivista degli Amici Svizzeri della Ceramica

Herausgeber: Keramik-Freunde der Schweiz

Band: - (1962)

Heft: 56

Rubrik: Verschiedenes aus dem Gebiet der Keramik

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Christie's, London, November 1961.

Prunkstücke, wie Terrinen und Platten, aus dem berühmten Schwanenservice des Grafen Brühl, die beachtenswerte Preise erzielten.

V. Verschiedenes aus dem Gebiet der Keramik

Comment reconnaître les faïences de Franche-Comté

L'exposition tenue en la chapelle des Annonciades, à Pontarlier, groupe, nous l'avons écrit récemment (1, des huiles de Robert Fernier et des faïences de Franche-Comté.

Si nous avons parlé de l'ensemble de l'œuvre du peintre pontissalien, revenons aujourd'hui sur les faïences pour relever le travail remarquable de Mme Louis de Buyer et y puiser des renseignements de premier ordre sur un art considéré à tort comme mineur et que la Suisse pratique, elle aussi, depuis bien longtemps déjà.

Faïences du XVIIIe siècle

Grande est la difficulté de reconnaître les faïences comtoises du XVIIIe siècle, en terre colorée rouge ou rose et recouvertes d'un émail stannifère opaque et blanc. Dans la première moitié du XVIIIe siècle, en effet, les faïences comtoises ne diffèrent guère des nivernaises et son traitées, comme à Dôle, en camaïeu bleu.

A partir de 1750, les décors de la vaisselle deviennent polychromes et reproduisent des fleurs au naturel: roses, œillets, marguerites, campanules, des bouquets composés, agrémentés parfois d'oiseaux et de papillons. quelquefois de personnages. La vaisselle rustique s'orne de fleurs stylisées, coqs à la barrière et de châteaux.

Le fameux œillet manganèse, attribué à Epinal, s'est fait couramment en Franche-Comté et a même été chanté par le poète Fernand de Malliard.

Issue de l'école nivernaise, la faïence comtoise ne conservera plus aucune caractéristique de ses origines à partir de 1750 environ, mais se rattachera au contraire, aux «faïences de l'Est» (Strasbourg et Lorraine) par la forme argenterie Louis XV de ses assiettes et la fantaisie de ses décors faits de fleurs jetées au hasard.

Néanmoins, les coloris restent presque toujours au «grand feu», c'est-à-dire ocre, rouge et jaune, mais contrairement à Nevers, le jaune ne sera pas la couleur prédominante.

Faïences fines du XIXe siècle

Techniquement modernes, les faïences fines du XIXe siècle sont en terre blanche très fine, de compositions diffé-

rentes, recouvertes d'un vernis transparent. Leurs décorations sont variées, soit peintes, soit imprimées, soit en relief, soit «émaux ombrants», souvent monochromes.

Quand on a la chance d'en trouver chez l'antiquaire, on les identifie facilement, car la plupart d'entre elles portent au revers une marque en creux ou une marque imprimée sous couverte donnant leur origine. Jusqu'à présent on a dénombré une centaine de ces marques.

Les interférences helvétiques sont sensibles quant à la qualité des faïences fines de Franche-Comté.

Au XVIIIe siècle déjà, Chappuis de Porrentruy s'établissait marchand de faïence à Besançon et les historiens de l'art s'accordent à penser que le célèbre maître peintre en faïence d'origine helvétique, Protais Pidoux, fut appelé d'Aprey à Meillonas par Claude Gautherot qui dirigeait alors la faïencerie bressane. C'est encore un Suisse, le sieur Gros qui achètera la totalité du magasin de faïences de la manufacture de Boulton.

De Suisse en Franche-Comté

A l'aube de XIXe siècle arrivent de Suisse en Franche-Comté des maîtres d'art qui sont sans doute à l'origine de la parfaite réussite de la production comtoise de faïence fine de cette époque.

C'est d'abord le «chimiste» Jean-Justin Zinkernagel, «l'aventurier de la céramique», ayant avec lui le peintre en faïence Fernier, comme le sculpteur Leysener.

Les élégantes formes à l'antique de toute la production de Clairefontaine au cours du premier quart de XIXe siècle ne sont pas seulement le reflet des modes anglaise et parisienne, mais elles sont revenues par l'intermédiaire des artistes suisses, notamment de Pierre Mulhauser, l'associé de Niedermeyer, célèbre faïencier de Nyon.

Mme de Buyer a relevé au cours de ses recherches 255 noms nouveaux de maîtres et artistes; 50 maîtres et manufacturiers, dont 14 du XVIIIe siècle; 29 maîtres peintres et peintres en faïence; 4 sculpteurs en faïence; 28 mouleurs en faïence; 28 maîtres tourneurs et tourneurs en faïence.

Que reste-t-il aujourd'hui d'une activité qui fut grande et belle? La quasi totalité des fours anciens se sont éteints l'un après l'autre, les 24 faïenceries qui ont été dénombrées ne pouvant survivre aux conséquences désastreuses du traité de commerce avec l'Angleterre en 1786, ni au blocus continental, sous l'Empire, ni aux transformations économiques du XIXe siècle.

Néanmoins, les faïenceries de Clairefontaine et de Rioz fondées au XVIIIe siècle ne fermeront qu'au début du XXe siècle et pour l'ensemble de la province, il ne subsiste désormais que deux faïenceries: Casamène, près de Besançon, reprise par Longchamp et celle de Salins dans le Jura.

(Feuille d'avis de Neuchâtel)

Table Services for Europe

It is odd how the more absurd heresies continue to flourish. This is a phenomenon which has no doubt exasperated theologians since the beginning of time. But whereas in that abstruse world there is presumably some room for manoeuvre, there is no possible excuse for anyone holding fast to the various kinds of old wives' tales still told in the antique trade concerning several well-loved objects which have been long familiar to collectors; as, for instance, the yarn that a certain type of English library chair on which one sat astride resting one's arms on the back was made expressly for the judges at a cockfight, or that the 13th-century Islamic glass beaker known in song and story as «The Luck of Edenhall» really had magical properties.

If that glass either break or fall
Farewell the luck of Edenhall

was a couplet invented by an ingenious historian of Durham, William Hutchinson, who felt that his public, about the year 1794, would appreciate a little romance.

Another heresy which I thought had been blown sky-high at least fifty or sixty years ago concerns the type of export porcelain of the 18th century illustrated here. It was once thought to have been made at Lowestoft, on the evidence apparently of a Chinese porcelain tea-pot in the Schreiber collection at the Victoria and Albert Museum. On this Robert Allen, a painter employed in the Lowestoft factory, had added the words «Allen Lowestoft» — thus innocently starting the story on its rounds. I have just been informed that dealers, even in these latter days, are sometimes in a difficulty with old-fashioned American clients who still cling nostalgically to the Lowestoft legend, and who like to believe that they are buying «Oriental Lowestoft» and not just these great services made in China and painted there expressly on orders from Europe.

Needless to add that Lowestoft, working from 1757 until 1813, produced many charming and delightful things — chiefly for local consumption — but nothing like this. Orders from England for armorial services — services for dinner, tea and coffee — began to reach Canton in quantity about the year 1700 and continued throughout the 18th century. Pieces made for Spanish, Portuguese and Italian families have survived from much earlier, and it is on record that in 1673 Louis XIV was the owner of a service of 695 pieces and that a further 1058 pieces were on order. It would seem that Continental countries were ahead of us. The Chinese naturally would have engravings as their models, and were occasionally, and amusingly, literal; small blame to them, for they could not be expected to read English. Hence the famous story of the splendid service on every piece of which, under the arms, is the in-

scription carefully copied from the original design sent out to Canton, «These are the Arms of myself and my wife». The British Museum possesses a bill of lading for the services made for Charles Peers in 1731 and two of the plates; one of them is decorated in underglaze blue with a pheasant on a rock amid flowering plants, with the family crest on the border; the other a plate enamelled with the arms in the centre and the crest above amid panels of flowers.

One of the services consisted of 524 pieces — the price 228 taels, which was roughly £76. It sounds wonderfully cheap, but there was, if not early in the century, certainly later, a heavy import duty. In 1803 a proposal to reduce the import duty by £59 8s. 6d. per cent. to £50 per cent. brought a protest from the potters of Staffordshire, but by that time, partly owing to the duty, partly because Worcester was having a great success with its armorial services, this particular branch of the Chinese export trade with England dwindled to a mere trickle. Fig. 1 here is an exceptionally gracefully-shaped dish, painted in colours with sprays of flowers and foliage from a service made for the Archer family soon after the mid-century. Fig. 2, a bottle and a dish of a few years later from a service made for the Prince of Stollberg. Fig. 3, the plate of the two Highlanders with the exceptionally charming little panels in the border — two of them landscapes, two birds on flowering branches — belong presumably to a different category altogether, not personal things like a service painted with one's family arms, but, though obviously copied from a British design, manufactured for general trade. That seems to be one reasonable explanation, though it is, I suppose, just possible that some enthusiastic Scot, maybe after the '45 disaster, might have ordered a whole service.

Another possibility is that a few of these plates were made to the order of a Scottish trader or ship's captain and brought back as souvenirs of the long voyage without ever finding their way into the shops. Is there any significance in one small detail? The flag carried by the piper is the St. George's, not the St. Andrew's cross; was this flag used by Prince Charles Edward on the march to Preston? If so, this would date the plate to a year or so after '45 and would render it acceptable both to Jacobites and their opponents, reminding the former of a gallant failure, the latter of a triumph.

In any case, the trade in export porcelain included several subjects of topical interest. In the British Museum one can see mugs and panel bowls painted after engravings of Prince Charles Edward, of the Duke of Cumberland and of John Wilkes, with appropriate sentiments inscribed beneath each, and bowls with views of the «hongs» by the river at Canton (that is, the warehouses of the European traders) still turn up occasionally on the London market. Dutch skippers, while their ships were held up waiting for

cargo for the return voyage, were particularly fond of having pictures of their vessels painted on plates with a suitable inscription.

Another kind of export ware is that which was imported mainly into Holland in the white and there decorated. The result is a hybrid product which I find difficult to admire, and note with pleasure the remark of the Paris dealer Gersaint who, in his catalogue of 1747 (quoted by R. Soames Jenyns and the late Margaret Jourdain in their book on Chinese Export Art), describes two bottles in which figures, animals and other ornaments «have been painted in Holland as is done there often very *mal à propos* on pieces of fine, white porcelain». Gilding lilies obviously demands great skill and exceptional sensitivity; however, we must not boast — in the 19th century we were in the habit of seizing upon pieces of contemporary Chinese blue and white (admittedly not fine things, but honest and inoffensive) and smothering them in atrocious greens, pinks and yellows!

While, as I have noted previously, we were slow in patronising the Chinese potters for services painted with armorials, we were not so far behind others in appreciating the ornamental porcelain which by the end of the 17th century was reaching Europe in quantity. The first English collector was William III's consort Queen Mary. After her death John Evelyn visited Kensington Palace and notes in his Diary for April 23, 1696, not only the paintings, a pretty private library, and «the gardens very delicious», but also «a great collection of porcelain».

(The Illustrated London News, London, 16. Sept. 61)

Historische Funde auf dem finnischen Meeresboden

Seit der Bergung des schwedischen Regalschiffes «Vasa» haben sich auch die finnischen Archäologen vermehrt um die Hebung von versunkenen Kostbarkeiten aus dem sog. «Schiffsfriedhof» vor dem südfinnischen Kotka bemüht. Dort trafen schwedische und russische Flottenstärken im Rahmen der Schlacht von Svensksund im Jahre 1760 zusammen und rund fünfzig, meist russische Schiffe, liegen heute noch auf dem dortigen Meeresgrund.

Unter Leitung des finnischen Staatsarchäologen und auf Initiative der finnischen archäologischen Kommission sowie unter Mithilfe der Stadt Kotka wurden in diesem Sommer die Positionen einiger gut erhaltener Schiffe festgelegt. Von einem Wrack wurden bereits Teile ans Tageslicht gebracht. Vor allem von der russische Fregatte «Sankt Nikolay» gab es interessante Funde: Wein in Flaschen, schöne Stücke echten Meissner Porzellans, Lederzeug, Pistolen usw. Staatsarchäologe Dr. Nils Cleve hat mitgeteilt, dass man in erster

Linie die Lage der noch vorhandenen Schiffskörper feststellen will, um dann mit Hilfe der Taucher vom Sporttaucherverband alles zu bergen, was an losen Dingen zu bergen ist. An die Hebung der Schiffe selber denkt man der grossen Kosten wegen nicht, auch wenn es interessant genug sein würde, etwa eine Kanonenbarkasse oder sonst ein kleineres Boot zu bergen.

(Tat, 3. August 1961)

Chinesische Keramik

Grabbeigaben und Gebrauchsgefässe der T'ang-Zeit

Es ist eine bekannte Tatsache, dass die Chinesen ein besonderes Verhältnis ausserordentlicher Liebe zum keramischen Kunsthandwerk haben und dass die künstlerisch so hoch entwickelte Epoche der T'ang-Dynastie auch für die Keramik eine Zeit höchster Blüte war. Da aber die Beschäftigung mit diesen Schöpfungen noch nicht sehr alt ist, gab es bisher keine umfassende Darstellung des Gegenstandes. Im vorigen Jahr ist nun ein grundlegendes Werk über die Keramik der T'ang-Zeit von dem vorzüglichen Sachkenner Mario Prodan in englischer Sprache erschienen, das die Droemersch Verlagsgesellschaft Th. Knaur Nachf., München/Zürich, jetzt in deutscher Übertragung durch A. P. Zeller herausgebracht hat.

Der prachtvoll aufgemachte Bildband begleitet den Text Prodans, der das keramische Spezialgebiet in den Gesamtzusammenhang der Kultur der T'ang-Dynastie einordnet und die geschichtliche Entwicklung — es handelt sich ja um einen Zeitabschnitt von drei Jahrhunderten — in sehr lebendiger Darstellung mit literarischen Zitaten und exemplarischen Anekdoten belebt, mit 154 Abbildungen, davon 42 in Farben. Er zeigt im Kapitel «Von Han zu T'ang» die Vollendung der organischen Form als grundlegend für die Entwicklung auf. Er stellt in den weiteren Kapiteln die Opfergefässe und Grabbeigaben in den Zusammenhang der religiösen Anschauungen und Bräuche. Er gibt ein Bild des chinesischen Alltags, wenn er von der Gebrauchskeramik spricht. Er vermittelt charakteristische Züge der Wesensart der Chinesen, wenn er unter der Überschrift «Unendliche Neugier» von den Abbildern der Ausländer und anderen Darstellungen handelt.

So entrollt sich vor dem Auge des Lesers in der ungeheuren Vielförmigkeit der keramischen Schöpfungen, die Gefässe aller Art, Menschen- und Tierfiguren der verschiedensten Erscheinungsformen in Materialien, die vom unglasierten Ton bis zum feinsten Porzellan reichen, umfassen, ein überaus reizvolles Bild der T'ang-Kultur. Eine Zeitafel, eine Bibliographie, eine Erklärung der Umschreibung und Aussprache der chinesischen Wörter und ein Register erschliessen den reichen Gehalt des Landes. S-n

Mario Prodan: Chinesische Keramik der T'ang-Zeit.
Droemersch Verlagsgesellschaft Th. Knaur Nachf., München/
Zürich. 186 S. mit 154 Abbildungen, davon 42 in Farben.

(Kölnische Rundschau, Köln, 12. Nov. 1961)

Porzellanfunde in Ungarn

Eine der kostbarsten Sammlungen alter Keramiken und Kunstgegenstände aus Porzellan, Eigentum des Barons György Ulmann (New York), wurde in einem Keller in der nordungarischen Stadt Esztergom entdeckt. Ulmann war früher Präsident der ungarischen Kreditbank und der ungekrönte König der Finanziere des Landes. Er flüchtete knapp vor der kommunistischen Machtergreifung im Jahre 1948 ins Ausland. Die 450 kostbaren Objekte stammen zum grössten Teil aus den Porzellanmanufakturen von Meissen, Berlin und Wien. Auch einige sehr wertvolle Stücke ungarischer Erzeugnisse fanden sich in dem Versteck. Die Sammlung, von der man annahm, dass sie während des Krieges von den Nazibehörden verschleppt worden sei, soll nun einem Budapester Museum einverleibt werden.

(Vorarlberger Volksblatt, Bregenz, 25. Nov. 1961)

Röntgenspektrogramme für die Kunstgeschichte

Ming-Porzellan richtig datiert

Mit Hilfe der Röntgen-Fluoreszenz-Spektrographie hat der englische Physiker Stuart Young die in der Kunstgeschichte stark umstrittene Frage gelöst, woher die Kobaltblaupigmente der frühen chinesischen Porzellane stammen. Unter den Porzellanen Chinas gelten jene der Ming-Dynastie als «klassisch». Es handelt sich dabei um fast ausschliesslich — wenigstens in europäischen Museen und im europäischen Kunsthandel — um den «Blauweissen» Typ, mit Kobaltblau-Scharfffeuerfarbe auf weisser Glasur dekoriert. Das blauweisse Porzellan der Ming-Dynastie (13. bis 17. Jahrhundert) revolutionierte bei seinem Bekanntwerden in Europa die Keramikmode, manche der Dekore sind bis heute in Gebrauch — so das Granatapfeldekor, das etwa in der Mitte des 15. Jahrhunderts in der Regierung des Kaisers Hsüan Te in China auftauchte und heute noch als «Zwiebelmuster» immer wieder im Alltagsgeschirr auftaucht. Die genaue Datierung dieser kostbaren Stücke (sogar ihre Unterscheidung von jüngeren Stücken) ist jedoch selbst für Spezialisten oft unmöglich. Die Regierungsmarken der Kaiser, die die chinesischen Kunsthandwerker oft auf den Boden ihrer Vasen und Teller setzen, sind völlig unzuverlässig. Jeder Künstler, der ein besonders schönes Stück im klassischen Stil früherer Jahrhunderte geschaffen zu haben glaubte, malte die «Kaisermarke» jenes Herrschers darauf, in dessen Stil er arbeitete — auch wenn dieser Kaiser schon 300 Jahre früher regiert hatte.

Das blaue Rätsel

Das galt nicht als Fälschung, sondern als eine Art Qualitätsmarkierung. Ebenso rätselhaft ist die Frage der Herkunft dieser zum Teil sehr schönen Blaufarben, mit denen die chinesischen Töpfer arbeiteten. Man glaubte bisher auf Grund der eigenen schriftlichen Aufzeichnungen der chinesischen Literatur, dass man in der Ming-Dynastie importiertes Kobaltblau aus Persien oder Afrika neben einheimischem Kobaltblau aus China selbst verwendet hätte, und dass die Stücke minderer Qualität der Blaufarben aus einheimischem Kobalt, die höherer Qualität aus importiertem Kobalt produziert worden seien.

In dem neugegründeten Institut für archäologische Forschung in Oxford, das vor allem für Untersuchungen mit Hilfe moderner Analysemethoden errichtet wurde, wurde dieses Problem mit Hilfe der Röntgen-Fluoreszenz-Spektrographie in Angriff genommen. Diese Methode erlaubt eine zerstörungsfreie chemische Analyse von Objekten auf das Vorhandensein gewisser Metalle. Man konnte sich bei den Untersuchungen auf die Beobachtung stützen, dass sämtliche Kobalterze Chinas manganfrei und arsenhaltig sind, während die für den Import nach China in Frage kommenden Kobalterze sämtliche manganhaltig sind.

Exakte Analyse

Die exakte Analyse ergab als grosse Überraschung, dass nicht nur die europäischen Kunsthistoriker, sondern auch die chinesischen Schriftsteller selbst in der Beurteilung ihrer Blauweiss-Porzellane geirrt hatten. Nur im 13. und 14. Jahrhundert waren die geprüften rund 100 Porzellane mit manganhaltigen Kobaltfarben dekoriert. Sämtliche später verwendeten Kobaltfarben sind aus chinesischen Erzen unter gelegentlicher Zumischung importierter Kobaltfarben hergestellt. Selbst die Hsüan-Te-Blauweiss-Porzellane, deren dunkelstrahlendes Blau von allen chinesischen Sammlern seit 1500 als klassisch angesehen und als Beispiel für die Verwendung importierten «su-ni-po»-Blau gerühmt wurden, sind in Wirklichkeit mit einheimischem Blau bemalt worden.

Dieses Untersuchungsergebnis zeigt nicht nur die Unzuverlässigkeit selbst chinesischer Schriftsteller bezüglich der Kenntnisse ihrer eigenen Porzellantechnologie, sondern weist auch auf die Möglichkeiten hin, die sich für die Kunstgeschichte selbst bei dem Einsatz moderner naturwissenschaftlicher Verfahren ergeben. Man hat jetzt eine überraschende Möglichkeit zur Datierung der kostbaren chinesischen Ming-Porzellane. Stücke, die mit manganhaltigen Kobaltfarben bemalt wurden, d. h. mit Farben, die aus importiertem Kobalt gewonnen wurden, müssen aus den frühesten Jahrhunderten der Ming-Dynastie stammen, d. h.

zu den ältesten und kostbarsten aller Blauweiss-Porzellane der Welt gehören.

(Die Presse, Wien, 8. Dez. 1961)

1100 Jahre Bäriswil

Wer das Dörfchen Bäriswil auf einer Schweizer Karte sucht, wird zwischen Hindelbank und Schönbühl ein paar unscheinbare Punkte entdecken. Man erzählt sich aber, dass die französischen Offiziere 1798 auf ihren Karten Bäriswil als einen grossen, wichtigen Ort eingezeichnet hatten.

Heute ist die Ortschaft kaum dem Namen nach bekannt. Nur in diesem Sommer macht das Dorf ein bisschen von sich reden: Die Bäriswiler feiern! 1100 Jahre! Es ist kein weltbewegendes Ereignis, das sich am 12. Juli zum elfhundertsten Male jährt; aber die Bevölkerung ist doch ein klein wenig stolz darauf, dass Bäriswil die erste Ortschaft ist, die in der Gegend von Burgdorf urkundlich genannt wird.

Auf einem Schriftstück des Stiftsarchivs St. Gallen ist beschrieben, wie am 12. Juli 861 der begüterte Alemanne Theatart (der Volksstarke) dem Kloster Güter schenkt, die sich in Perolteswilare im «oberen Aargau» befinden. (Langenthal ist in der gleichen Urkunde ebenfalls das erstmal erwähnt.)

Bäriswil scheint aber schon in viel früherer Zeit besiedelt gewesen zu sein. In Hügelgräbern im Kriegsholz fanden die Forscher vor Jahren Überreste aus der Hallstattzeit (Zeit der Kelten, etwa um 500 oder 400 v. Chr.). Die Ortsnamensendung «wil» (von romanisch villa, villare = Landgut, Weiler) legt den Schluss nahe, dass in der Gegend des heutigen Dorfes ein römischer Gutshof gestanden hat. Wie die Geschichtsschreiber berichten, bevorzugten die Römer windgeschützte, milde Orte (wie zum Beispiel das Wannental von Bäriswil) für ihre Höfe. Später haben die Alemannen von diesem Lande Besitz genommen, wie die Ortszeichnung 861 zeigt: Perolteswilare heisst: Der Hof des Alemannenbauern), Perolt (Per-olt = waltend wie ein Bär).

Die Töpferei verschaffte um die Wende des 18./19. Jahrhunderts dem Dorf einen weitverbreiteten Namen. Ganze Familien widmeten sich dem Hafnergewerbe. Überhaupt scheint in Bäriswil nach 1750 das Handwerk «goldenen Boden» besessen zu haben. Die Kirchenmanuale zeugen von vielen Hafnern, Tischmachern, Glasern und Bildhauern, die als Paten, Trauzeugen oder sonstwie eingetragen sind.

Von den sieben Geschirrbrennöfen war zuletzt noch ein einziger in Betrieb. Nach 1870 bis in die letzten Jahre fabrizierte man dort Tonröhren, sog. Teuchel. Das kunstvoll verzierte und beschriftete Bäriswiler-Gschir(r), das man am eigenen Glasurton und Glanz, aber auch an den Dekorfarben sehr gut erkennen kann, ist heute in alle Winde zerstreut. Genau das gleiche Schicksal erlebten die Glasschliffscheiben. Mehrere Stücke (Geschirr und Schei-

ben) befinden sich in schweizerischen Museen, sehr wenige in Privatbesitz. Eine Bäriswiler Platte ist sogar in einem Museum in Stockholm ausgestellt.

Vor 1900 begannen zahlreiche Bäriswiler einen blühenden Eier-, Geflügel-, Käse-, Butter- und Fellhandel aufzuziehen. Sie fuhren an Markttagen nach Bern oder Burgdorf, um ihre Ware abzusetzen. Der Butterhandel wird noch heute mit Erfolg betrieben, während die anderen Marktfahrer in den letzten Jahren fast ganz verschwunden sind.

Den Urkunden nach zu schliessen hat Bäriswil weder stürmische Geschichtsereignisse noch grosse wirtschaftliche Aufschwünge (Entwicklungen) erlebt. Aus dem Weiler von 1653 mit «4 Puren und 9 Taunern» hat es sich bis heute zu einem gemischten Bauern-, Handwerker- und Arbeiterdorf entwickelt. 1957 waren von den 230 Selbständigerwerbenden 50 in der Landwirtschaft, 14 als Handwerker, 117 als Arbeiter (Arbeitsplatz in Bern und Umgebung) und 49 in Handel, Gastgewerbe und übrigen Berufen beschäftigt. Die Einwohnerzahl hat bis 1900 mehr oder weniger zugenommen (1764: 190; 1850: 462; 1900: 501). Nach der letzten Volkszählung vom 31. Dezember 1960 hat Bäriswil nur noch 461 Einwohner, obschon sich die Zahl der Haushaltungen gegenüber 1900 vergrössert hat.

Seit einigen Jahren beginnt sich das Dorfbild von Bäriswil zu verändern. Junge Bäriswiler und zugezogene Gemeindebürger bauen moderne Ein- und Mehrfamilienhäuser. — Vor einem Jahr wurde das neue Schulhaus bezogen (die Schule ist seit diesem Frühjahr dreiteilig) und das alte abgebrochen.

Mit Spannung blickt man der Vollendung der neuen Autobahn entgegen, die Bäriswil in unmittelbare Nähe der Stadt Bern rücken wird.

(Neue Berner Zeitung, Bern, 8. Juli 1961)

VI. Personalnachrichten

Nachruf für den Sammler Igo Levi

Im Oktober 1921, als ich zur Auktion der rund 600 Fayencen des Erzherzogs Ludwig Viktor in Wien weilte, bekam ich von dem mir unbekanntem Sammler Igo Levi in Nürnberg den Auftrag, für ihn eine Anzahl guter Fayencen zu steigern. Den sehr fachmännisch abgefassten Katalog hatte der bekannte Professor Dr. E. W. Braun geschrieben. Kurz nach meiner Rückkehr besuchte mich Igo Levi in München und, da ich ihn als grosszügigen und vornehmen Mann kennen lernte, entstanden sehr bald geschäftliche Beziehungen, die nahezu 40 Jahre dauerten. Es war nahe-